HAL
open science

Expressivité et économie des expressions idiomatiques

Yvon Keromnes

To cite this version:

Yvon Keromnes. Expressivité et économie des expressions idiomatiques. Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 2013, 3, pp.81-91. hal-00577914

HAL Id: hal-00577914

https://hal.science/hal-00577914v1

Submitted on 17 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Expressivité et économie des expressions idiomatiques : une étude contrastive

1 Introduction

Les expressions idiomatiques sont l'un des rares domaines de la linguistique qui ne constituent pas seulement un objet d'étude particulier pour les spécialistes, phraséologues, traductologues et autres didacticiens de l'apprentissage des langues, mais qui, pour une langue donnée, suscitent également un engouement très large parmi les locuteurs de cette langue, natifs ou non, qui y voient les marques d'une langue « vivante et authentique ». Même si a priori, les notions de figement qu'implique l'idiomaticité, et d'expressivité paraissent antinomiques, il est donc logique de s'intéresser à l'expressivité de ces expressions. C'est l'objet de cette étude, dans une approche cognitive illustrée par une (tentative de) comparaison entre quelques expressions tirées de l'allemand, de l'anglais et du français. Il s'agit en effet de voir jusqu'à quel point un idiome constitue un objet singulier, incommensurable par définition[1], et si à l'inverse, différents idiomes peuvent avoir davantage en commun qu'une simple appartenance catégorielle.

2 L'expressivité : essai de définition

Une approche empirique de l'expressivité fait rapidement apparaître le caractère protéiforme, pour ne pas dire hétéroclite, de ce phénomène, puisqu'il a par exemple une dimension sociale tout autant que grammaticale, pour prendre, parmi d'autres, ces deux aspects assez éloignés[2]. Ainsi, l'anthropologue britannique Kate Fox (2005:49-52) montre-t-elle que le mythe selon lequel, en Grande Bretagne, les hommes 'discutent' (de problèmes sérieux) tandis que les femmes 'bavardent' et 'font des commérages' (*gossip*) est essentiellement lié à deux règles qu'elle appelle *tone rule* (règle de l'intonation) et *feedback rule* (règle du retour), qui correspondent de fait à une expressivité permise culturellement (et même souhaitée) pour les femmes britanniques mais non pour les hommes, dans le ton de la conversation et dans les marques de surprise qu'il convient de produire en réponse aux propos de l'autre ('**no**! *really*? Oh my **god**!'). Cette expressivité semble proscrite chez les hommes, même dans la population homosexuelle, où ces marques d'expressivité sont ressenties comme peu naturelles et trop affectées). Les hommes se doivent donc d'adopter une intonation plus plate (pour que leurs commérages, d'un point de vue purement acoustique, ne ressemblent pas à du commérage, ce qui est évidemment le but recherché), et ne peuvent éventuellement se permettre d'exprimer surprise et choc que par un explétif bien senti (et bien masculin).

Du côté linguistique, Pierre Cotte (1998:109) émet l'hypothèse que l'apparition au moyen-âge de l'auxiliaire 'do' en anglais permettant de passer de *came he?* à *did he come?* est peut-être lié à l'expressivité de la deuxième construction[3], qui en antéposant uniquement la marque de temps de l'énoncé, montre que cette marque en est le véritable thème.

Bref, partant de manifestations aussi différentes, on peut légitimement se demander si la pluralité des moyens expressifs correspond véritablement à une unique fonction clairement identifiable : c'est sur l'impression (peut-être trompeuse !) que chacun peut dire ce qui est expressif et ce qui ne l'est pas, que la notion est donc intersubjectivement vérifiable, que

---

[1] On sait évidemment que la singularité de l'idiome n'est pas un absolu, et l'existence d'universaux phraséologiques a pu être montrée, cf. G. Greciano (1991:48).

[2] Pour une liste plus complète des différentes formes d'expressivité, cf. C. Chauvin (2007:13-14).

[3] Un tel regard (qui est aussi le nôtre) sur des moyens morpho-syntaxiques de l'expressivité s'oppose à l'idée que cette dernière serait indissociable d'une intonation particulière voire, en situation, de mimiques et d'une gestuelle particulières. L'hypothèse que fait Pierre Cotte liant l'apparition d'un auxiliaire particulier à l'expressivité (comprise comme manifestation d'une présence énonciative) peut sans doute être généralisée (il suffit par ex. de voir comment le français, après que son futur est devenu synthétique, développe une forme auxiliée *aller + infinitif* jugée plus expressive). Selon une telle conception, l'expressivité doit être considérée comme une forme de modalité, ainsi que le proposent Riegel et al. (1994:580).

s'appuie l'hypothèse d'une unité sinon fonctionnelle, du moins conceptuelle, de l'expressivité. Quoi qu'il en soit, une tentative de caractérisation de cette notion n'est sans doute pas inutile. Partons de la définition par Karl Bühler (1934:28), pour qui l'expressivité (*Ausdruck*) comme l'une des trois fonctions du signe linguistique, à côté des fonctions d'appel (*Appell*) et de représentation (*Darstellung*). Dans ce modèle, le signe a une réalité double de forme sonore (le cercle) et d'interface fonctionnelle (le triangle) entre les trois entités impliquées par la situation de communication, l'émetteur (*Sender*), le récepteur (*Empfänger*) et les objets et états des choses (*Gegenstände und Sachverhalte*). La notion de *représentation* peut sans doute être identifiée comme fonction cognitive, par opposition aux deux autres fonctions, énonciatives en ce qu'elles concernent la relation intersubjective émetteur-destinataire, ces trois fonctions étant finalement présentées comme tout-à-fait comparables, si l'on n'accorde pas de valeur particulière à l'opposition horizontale / diagonale dans la représentation classique de l'Organon que nous reproduisons ici :

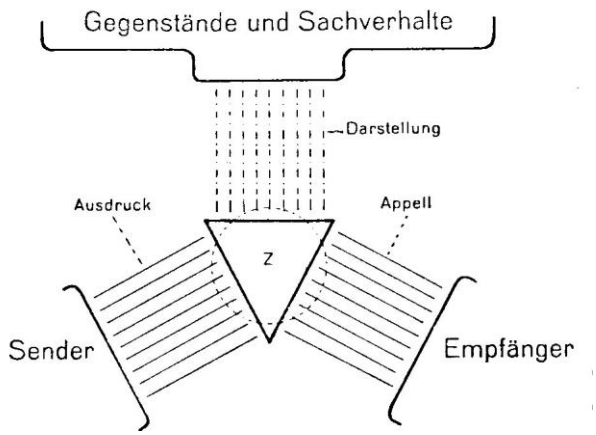

Fig. 1

Chez Jakobson (1963:214), qui s'inspire de Bühler, la fonction expressive n'est plus que l'une des six fonctions du langage liées aux différents paramètres d'une situation de communication, mais sa caractérisation est la même :

La fonction dite « expressive » ou émotive, centrée sur le destinateur, vise à une expression directe de l'attitude du sujet.

Pour Jakobson (ibid.), la forme prototypique que prend cette fonction est l'interjection, qui correspond selon ses termes à « la couche purement émotive » du langage. En revanche, la fonction expressive est illustrée, non pas par des emplois d'interjections, mais (ibid., p. 215) par une anecdote célèbre à propos d'un acteur du théâtre de Stanislavski prononçant *cevodnia vetcherom* (*ce soir*) de quarante façons différentes correspondant à autant de situations différentes, et qui sont reconnues par l'auditoire. Dans cette présentation, même si l'expressivité telle qu'elle est définie pour l'instant peut être considérée comme une marque énonciative, en tant qu'elle renvoie à une présence énonciative, nous avons tout de même au moins deux formes distinctes prises par celle-ci, l'une liée presque exclusivement à des caractéristiques de l'énonciation individuelle du « destinateur » (les variations proposées par l'acteur russe), l'autre possédant des caractéristiques intrinsèquement expressives, indépendamment de l'usage que l'on en fait (les interjections), et appartenant à la langue. Or, le propose de Jakobson est bien ici de conférer à l'expressivité le statut d'un objet exclusivement linguistique (ibid.) :

Supposer […] que les différences émotives sont des éléments non linguistiques, « attribuables à l'exécution du message, non au message lui-même », c'est réduire arbitrairement la capacité informationnelle des messages.

L'anecdote déjà mentionnée suit directement ce propos. Elle est complétée par le récit d'une répétition de l'expérience par ce même acteur, cette fois sous la direction de Jakobson lui-même, aux Etats-Unis. Les quarante variantes sont devenues une cinquantaine (comme dans toutes les bonnes anecdotes), et cette fois, le message a été enregistré, ce qui n'a pas empêché la plupart des variantes d'être identifiées par des auditeurs d'origine moscovite. L'enregistrement est naturellement censé mettre entre parenthèses le rôle de l'acteur, et ce que suggère Jakobson, dans une optique structuraliste traditionnelle, c'est que la totalité des éléments expressifs, y compris la « configuration phonique » des mots, est encodée dans la langue sous formes de « couches » d'informations. Selon cette conception très inspirée de la cybernétique, et dans le récit qu'en fait Jakobson, l'acteur, après avoir établi la liste des situations à exprimer, « *émit* ensuite l'expression en question *en conformité* avec chacune de ces situations[4] ». Il apparaît ici que l'on charge un peu trop la barque linguistique (et en fait, sémantique), et qu'une telle conception intégrant a priori ce qui ressort de l'intuition et de l'inférence à une signification présentant « une stabilité intersubjective a priori » (Kleiber, 1999:84) est aujourd'hui difficilement défendable. Notons que Charles Darwin (1873) avait d'ailleurs montré que l'expression et la communication des émotions doivent être étudiées dans un cadre débordant largement celui du langage. Bref, l'hétérogénéité énonciative de la notion d'expressivité telle que Jakobson la définit, impliquant plus ou moins un énonciateur effectif, rend problématique l'idée même d'un centrage sur le destinateur. Qui plus est, l'exemple d'un acteur pouvant simuler une émotion montre bien qu'il s'agit ici de produire un effet sur l'auditoire. Ce qui signifie que la fonction expressive peut comprendre une dimension intentionnelle qui est par ailleurs définitoire de la fonction conative[5]. Dans les propres termes de Jakobson, l'expressivité se juge… à *l'impression* produite. Ce qui implique entre destinateur et destinataire une connexion psychologique, elle-même définitoire de la fonction phatique. Il ne s'agit plus de différentes fonctions coexistant dans un message, comme le propose Jakobson, mais d'aspects de la communication linguistique qui sont simplement indissociables : la manifestation d'une présence énonciative porte avec elle une certaine force intersubjective, de sorte, nous semble-t-il, que l'expressivité en tant que fonction ne saurait être limitée dans son application à un seul paramètre de la situation de communication, le centrage expressif peut concerner le destinataire tout autant que l'énonciateur. Et non seulement l'expressivité peut donc au moins en partie recouvrir la fonction conative, mais il semble que la fonction poétique, par laquelle le message en lui-même attire notre attention, peut parfaitement être due au moins en partie aux caractéristiques expressives intrinsèques de certaines lexies et constructions. Nous illustrerons ce propos par un cours poème tiré du manuel de stylistique anglaise de Patrick Rafroidi (1978:43) :

Oh John, do not kiss ***me***
Oh John, do not ***kiss***
Oh John, do ***not***
Oh John, ***do***
Oh ***John****.*
Oh!

---

[4] C'est moi qui souligne.
[5] On peut également être frappé par les aspects linguistiques communs à l'interjection et à l'insulte, par exemple, deux phénomènes attribués respectivement à la fonction expressive et à la fonction conative.

Dans ce petit texte, une partie de la fonction poétique au sens jakobsonnien du terme (l'accent mis sur le message pour son propre compte) est manifestement due au caractère expressif de l'interjection. Autrement dit, ces quelques réflexions nous conduisent à considérer l'expressivité comme une fonction « multifonctionnelle » ! Comparé au modèle de l'Organon de Bühler, celui de la communication chez Jakobson a l'avantage de mettre en évidence de nouveaux paramètres pertinents pour la communication linguistique, mais sa présentation en fonctions discrètes (six facteurs, une fonction par facteur) a certainement le désavantage de masquer la complexité d'un phénomène tel que l'expressivité dans la communication linguistique. Réinterprétée sur ces nouvelles bases, l'expressivité peut être caractérisée comme le moyen de donner dans le discours une saillance cognitive particulière à l'énonciateur, au message lui-même ou à son destinataire[6]. Dans la mesure où nous nous intéressons aux expressions relativement figées que sont les idiomes, c'est essentiellement l'expressivité portant sur le message (expressivité inhérente) qui nous occupera. Mais avant tout, il nous faudra à nouveau préciser notre objet.

3 L'expressivité des expressions idiomatiques

Réfléchissant à la notion d'idiomaticité, Fillmore, Kay et O'Connor (1988:504) proposent de définir comme idiomatique une construction qu'une personne connaissant les règles de grammaire et le lexique d'une langue ne pourraient (i) pas produire, (ii) ni comprendre et (iii) dont elle ne pourrait connaîtrait le caractère conventionnel.

Reprenant la distinction de A. Makkai entre *encoding idioms* et *decoding idioms*, ils remarquent que si toutes les expressions idiomatiques doivent être apprises avant d'être produites (encoding idioms), seules certaines ne peuvent pas non plus être comprises sans connaissance préalables (decoding idioms). Entre les simples idiomes d'encodage et les expressions qui sont également idiomes de décodage existent différents degrés de motivation sémantique des expressions idiomatiques, une motivation qui semble d'autant plus faible que la forme de l'expression est figée.

Nous inspirant de la définition de E. Roos (2001:9), nous distinguerons au sein des constructions idiomatiques les *expressions idiomatiques* en tant que constructions uniques associant à une forme plus ou moins figée un sens figuré distinct du sens littéral, le premier n'étant pas directement déductible du second. Les expressions idiomatiques sont donc à l'intersection du domaine de l'idiomaticité qui, ainsi que le fait remarquer Roos (ibid., p. 10), inclut des lexies composées telles que *traffic light*, dont le sens ne se déduit pas de celui des lexies composantes, et de la phraséologie, qui traite du figement sans lequel l'expression semble perdre son caractère idiomatique. Sont donc exclues pour nous des expressions idiomatiques non seulement les lexies composées, mais aussi des constructions grammaticales idiomatiques telles que *let alone*, qui constituent l'objet d'étude de Fillmore et al. (1988). Par ailleurs, au sein de la phraséologie, les expressions idiomatiques doivent également être distinguées des proverbes : alors que les premières renvoient à un procès et correspondent à une fonction de désignation, les seconds, plus complexes, comportent au moins deux propositions et correspondent en fait à une forme de narration.

Des expressions idiomatiques telles que *casser sa pipe, manger les pissenlits par la racine, den Löffel abgeben* (*rendre la cuiller*), *ins Gras beissen* (*mordre dans l'herbe*), *kick the bucket* (*taper dans le seau*) ou *snuff the candle* (*souffler la chandelle*) sont indéniablement – intrinsèquement – expressives ; fortement lexicalisées, elles constituent des idiomes de décodage renvoyant à un sens figuré selon un lien qui est, au premier abord en tous cas, relativement obscur.

---

[6] Plus précisément, à ce qui, dans le message, le vise : une injure expressive voit sa force perlocutoire augmentée.

Ces quelques expressions parmi d'autres correspondent dans les trois langues auxquelles elles appartiennent à la notion « neutre » de *mourir*. Cette notion, tout comme *vivre*, fait partie de la brève liste d'universaux sémantiques proposés par Wierzbicka (2002:86), cette notion semble donc correspondre à un concept fondamental dans la plupart des cultures, ce qui en soi n'est pas surprenant. Le fait que pour cette même notion, nous trouvions un champ lexical et phraséologique relativement important en allemand et en anglais comme en français en confirme l'importance dans chacune de ces langues, mais ne permet pas de préciser la relation entre une formulation dite « neutre », *mourir*, *die*, *sterben*, et une expression idiomatique correspondante. L'idée d'une équivalence « expression idiomatique = expression neutre + expressivité » n'est pas en soi particulièrement utile ni éclairante, du moins en s'attachant à la définition que nous avons proposée de l'expressivité, car pourquoi faudrait-il rendre l'idée de mort plus saillante, disons « plus digne d'intérêt » ? Nous pouvons aussi noter que les nombreux équivalents lexicaux imagés permettant une variation de registre expressive constituent une solution concurrente à l'emploi des expressions idiomatiques : de *rendre l'âme* à *crever*, *einschlafen* (*s'endormir*) à *abkratzen* (*gratter la surface*), *depart* à *croak* (*croasser*) pour ne citer que quelques exemples, d'un registre élevé à un registre populaire ou vulgaire.

Les questions qui se posent alors sont donc 1) en quoi réside exactement l'expressivité des expressions idiomatiques, 2) pourquoi avons-nous besoin d' « expressions idiomatiques expressives », en particulier sur la mort ? et 3) du point de vue des deux questions précédentes, quelle est la différence avec les simples variantes lexicales imagées ?

Les expressions idiomatiques sont tout d'abord voyantes, en tant que formes plus ou moins figées, puisque dans les exemples précédents, elles expriment en trois mots ce qui pourrait être dit en un. Du point de vue de la production du discours, ces expressions sont donc des formes coûteuses en énergie, et on pourrait dire que cette dépense assumée, ces « signes apparents de richesse », manifestation d'une présence énonciative se traduisent déjà par une expressivité qui est un gain par rapport à l'expression dite « neutre ». Mais pour pouvoir encoder ces expressions, il faut aussi mémoriser une structure de trois lexèmes au lieu d'un seul, le simple volume de la forme ne semble donc pas pouvoir justifier de la dépense nécessaire à l'apprentissage[7]. Il semble que l'expressivité aille de pair avec un aspect ludique de ces expressions, même si en l'occurrence, l'exemple choisi – celui de la mort – ne prête pas à rire a priori. Mais il faut bien voir que les expressions citées mettent en scène de petits objets de la vie courante, pipe, cuiller, seau, dont la cassure, l'abandon, la chute paraissent dérisoires en relation avec le signifié qu'ils figurent réellement. Des actions de la vie quotidienne telles que s'alimenter, auxquelles vient se mêler un aspect ridicule et peut-être aussi un peu répugnant (l'idée de manger des pissenlits par la racine, qu'en général on ne mange pas, ne paraît pas plus attrayante que celle de mordre dans l'herbe). Très certainement, le gain que représente l'expressivité réside donc aussi dans le caractère imagé, concret, éminemment représentable donc, banal aussi, et finalement rassurant, voire parfois amusant de ces expressions idiomatiques.

Mais nous sommes là dans la dimension de représentation mentale des expressions idiomatiques, dans leur aspect cognitif, et on aura noté le caractère métaphorique de celles-ci, ce qui n'est peut-être pas le cas de toutes les expressions idiomatiques, mais sans doute un cas très majoritaire. En tous cas, ces expressions à caractère métaphorique s'inscrivent dans le fonctionnement plus général de la métaphore tel qu'il est décrit par George Lakoff et Mark Johnson (1980), un processus qui loin de n'être qu'un simple accessoire linguistique, un

[7] Notons que le goût général des locuteurs d'une langue ainsi que celui des élèves et étudiants en langues étrangères pour retenir et utiliser ces expressions s'oppose à une idée reçue selon laquelle l'évolution d'une langue suivrait la voie d'une inéluctable entropie et d'une simplification croissante.

ornement rhétorique (éventuellement superflu) dont on parerait un contenu « neutre », relève fondamentalement du fonctionnement de notre pensée.
Ce processus métaphorique de la pensée nous est particulièrement indispensable pour donner une forme, une dimension physique aux abstractions afin de mieux pouvoir les saisir (ce que Lakoff et Johnson appellent les *métaphores ontologiques*). Par analogie, l'activité de la pensée revient à une manipulation d'objets physiques. Ainsi, une théorie est une construction… qui repose sur une base plus ou moins solide, que l'on élabore, mais que l'on pourra aussi démonter, voire démolir.
Mais Lakoff et Johnson attirent aussi notre attention sur le caractère partiel du processus de représentation métaphorique. Les différentes métaphores pouvant s'appliquer à un même concept décrivent différents aspects d'une forme plus importante, et plus complexe, que nous pouvons appeler Gestalt pour reprendre cette notion à la psychologie de la perception[8].
Si nous tâchons d'analyser les expressions précédemment citées selon cette conception, nous dirons que les expressions métaphoriques renvoyant à la mort nous permettent de comprendre et de connaître la mort d'un certain point de vue. Les métaphores mettent en lumières certains aspects d'une forme complexe, mais par la même occasion (et c'est peut-être là le plus important), elles plongent d'autres aspects dans l'ombre.
Le concept de mort est un concept particulièrement difficile à se représenter (et pour simplifier, nous nous cantonnerons ici à son aspect concernant directement l'espèce humaine). La première fois que l'on est confronté à l'idée de mortalité, de la sienne propre, la réponse la plus naturelle est très certainement d'écarter cette idée comme parfaitement ridicule. Mais même lorsqu'on peut se représenter la mort, il s'agira plutôt de celle d'un autre[9] : Comment une conscience peut-elle en effet se représenter sa propre absence ?
La mort en tant que Gestalt, en tant qu'ensemble de connaissances structurées, possède donc d'abord les caractéristiques d'un événement social et affectif qui implique la disparition d'une possibilité d'interagir avec un autre être, mais elle possède par ailleurs des caractéristiques biologiques – de cessation d'activité inéluctable, irréversible, éventuellement hâtée par différentes circonstances, un phénomène qui se traduit physiquement par une rigidité passagère, par un refroidissement, et à terme (abrégeons), en fonction des conditions d'exposition à une activité bactérienne (principalement), par la réduction du corps à un squelette. La mort implique éventuellement un devenir spirituel selon les croyances que l'on a, et en général un rituel funéraire par lequel les proches marquent cet événement. C'est *l'ensemble* de ces connaissances dont nous venons de fournir une liste non exhaustive, connaissances généralement chargées d'affects, qui constitue donc une Gestalt, un tout signifiant. Or, pour des raisons bien compréhensibles, nous répugnons à penser dans le détail la plupart de ces aspects pourtant co-présents dès lors que la notion de mort est évoquée. Les métaphores nous permettent alors en quelque sorte d'éclairer le porche… pour éviter de voir l'ensemble de la maison, et bien plus encore de regarder à l'intérieur.
Selon une analyse devenue classique du processus métaphorique dans une perspective cognitive, dans la production des expressions idiomatiques examinées ici, le domaine source de la mort est projeté sur un domaine cible avec lequel il entretient des relations métaphoriques et pour certaines également métonymiques : dans le domaine cible, le sujet réalise ou a réalisé une action qui, dans quatre des six expressions renvoie à des objets faisant partie de la vie quotidienne, du moins à l'époque où ces expressions ont été constituées ; la vie est figurée par une pipe, une cuiller, une chandelle, un seau, dont la cassure, l'abandon, l'extinction ou le renversement signifie la mort du sujet. De ce fait, en passant de l'humain à

[8] Pour une présentation désormais classique de cette notion, cf. W. Köhler (2000).
[9] Le lecteur aura peut-être songé à la plaisanterie de Freud : "*Wenn einer von uns stirbt*", sagte der Ehemann zu seiner Frau, "werde ich nach Paris ziehen" (Quand l'un de nous deux mourra, dit le mari à son épouse, j'irai vivre à Paris).

l'objet inanimé, nous avons à la fois une réduction et une externalisation. Par le banal des objets concernés, la mort est inscrite (symboliquement) dans la vie quotidienne. Et de patient, la personne concernée devient agent… mais en apparence seulement, parce qu'il ne viendrait à l'idée de personne de demander pourquoi quelqu'un a « tapé dans le seau » ou « rendu sa cuiller », de même que l'on ne se demandera pas si la « pipe » peut éventuellement être réparée.

Cette dernière anomalie trouve son explication dans une analyse plus poussée du processus métaphorique : comme le montrent Gilles Fauconnier et Mark Turner (2002), la métaphore ne consiste pas simplement en l'établissement d'une correspondance (*mapping*) par analogie entre un domaine source et un domaine cible, elle n'est pas un simple transfert d'un domaine sur l'autre. les domaines cible et source sont en fait représentés dans ce processus par deux espaces mentaux d'entrée de données dont la mise en relation produit, entre autres choses, un troisième espace d'assemblage syncrétique par projection de traits des deux domaines source et cible, mais qui du coup possède aussi des caractéristiques n'appartenant ni à l'un ni à l'autre domaine d'entrée. Ainsi, les vivants ne mordent pas dans l'herbe, normalement, mais les morts non plus. C'est peut-être dans la production de ce nouvel espace mental et des aspects éventuellement incongrus qui en résultent que réside la dimension ludique de l'expression idiomatique, mais ce qu'il faut voir aussi, c'est que même lorsqu'il s'agit d'expressions fortement lexicalisées comme c'est le cas ici, leur compréhension comme leur production ne peuvent se réduire à un simple rappel mémoriel, elles relèvent d'une activité mentale plus complexe.

Nous avons répondu aux deux premières questions concernant la nature expressive des expressions idiomatiques et leur fonction. Qu'en est-il de leur différence avec de simples variantes lexicales sur ces deux plans ? La réponse que nous proposons est la suivante : d'abord, il est possible que des lexies simples, parce qu'elles n'ont pas le volume formel des expressions idiomatiques, soient de ce fait moins expressives. Mais surtout, qu'il s'agisse des variantes d'un registre élevé, euphémistiques (*disparaître*...), ou d'un registre bas, métaphoriques (*crever*) ou métonymiques (*abkratzen*, *croak*), la mise à distance tendant à « désensibiliser le sujet » reste assez explicite, à la différence des expressions idiomatiques, dans lesquelles, nous l'avons vu, le lien entre sens littéral et sens figuré reste obscur. G. Greciano (1993:36) explique que l'expression idiomatique subit une démotivation lexicale pour perdre son sens littéral avant d'être remotivé en retrouvant un sens figuré. Nous pensons que cette phase de remotivation est plus problématique qu'il n'a été supposé jusque là, et que la très grande activité d'étymologie populaire autour des expressions idiomatiques en témoignent. Pour chacune des expressions que nous avons indiquées dans les trois langues, on trouvera des explications de leur origine (assez souvent plusieurs explications pour une même expression), par exemple que « casser sa pipe vient de la première guerre mondiale et des soldats que l'on opérait sans anesthésie, ils serraient alors leur pipe entre les dents ; s'ils serraient trop fort (ou au contraire desserraient les dents) et que la pipe se cassait, ils étaient morts ». L'utilisateur de la langue qui cherche une explication en trouvera toujours une, mais – et nous insistons sur ce point – pour la plupart des utilisateurs, cette explication n'a aucune espèce d'importance. Les expressions idiomatiques sont parfaitement expressives et remplissent leur fonction sans que l'on ait besoin de comprendre leur origine, à la manière d'une désignation imagée[10].

4 Conclusion

[10] Que le lecteur fasse le test et demande dans un restaurant britannique pourquoi un plat de pommes de terres et de poireaux s'appelle *Bubble* & *Squeak* (*bulle et couinement*) : il a toutes les chances d'être pris pour un extra-terrestre. On lui expliquera que c'est le nom, c'est tout. Pour la plupart des utilisateurs de la langue, la plupart du temps, « ça s'appelle comme ça » suffit largement.

Le fonctionnement des expressions idiomatiques, en tant que constructions de représentations figurées, participe de mécanismes cognitifs plus généraux, d'élaborations métaphoriques en particulier ; en ceci, il ne fait que confirmer la thèse de Anna Wierzbicka selon laquelle les langues naturelles nous livrent une vision humaine du monde, subjective et anthropocentrique. L'intérêt d'une perspective contrastive, selon nous, est de montrer qu'il s'agit très certainement dans le cas des expressions idiomatiques, et derrière la variété des mots, d'un même mécanisme à l'œuvre. C'est ce que semblent confirmer les nombreuses similitudes entre ces expressions dans trois langues (et de ce fait, il n'y a rien a priori d'intraduisible dans une expression idiomatique). Ce que nous avons tenté de montrer ici, sur quelques exemples ciblés, c'est en quoi consiste l'intérêt particulier des expressions idiomatiques : loin d'être de simples constructions pittoresques dont l'expressivité se gagnerait par un renoncement à signifier, les expressions idiomatiques donnent à penser. Mais en ce qu'elles donnent à penser « à côté », paradoxalement, leur expressivité, dans ses dimensions formelle et imagée, cache la possibilité d'en dire moins plutôt que d'en dire plus.

5 Bibliographie

Bühler, Karl, 1999 (1934), Sprachtheorie, Stuttgart, Lucius & Lucius.

Charbonnel, Nanine & Kleiber, Georges (éds), 1999, La métaphore entre philosophie et rhétorique, Paris, Presses Universitaires de France.

Chauvin, Catherine, 2007, Enoncés sans sujet et/ou sans verbe en anglais et fonction expressive : évaluation/expressivité, structuration de l'énoncé/expressivité, in C. Paulin (éd.), La fonction expressive, vol. 1, Presses Universitaires de Franche-Comté, pp. 13-26.

Cotte, Pierre, 1998, L'explication grammaticale de textes anglais, Paris, Presses Universitaires de France.

Darwin, Charles, 1873, The Expression of the Emotion in Man and Animals, New York, D. Appleton and Cie.

Fauconnier, Gilles & Turner, Mark, 2002, The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities, New York, Basic Books.

Fillmore, Charles, Kay, Paul & O'Connor, Mary Catherine, 1988, Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions: The Case of Let Alone, in: Language 64/3, pp. 501-538.

Fox, Kate, 2005, Watching the English, The Hidden Rules of English Behaviour, London, Hodder & Stoughton.

Greciano, Gertrud, 1991, La saisie du polylexème, approche comparative : français-allemand, L'information grammaticale n° 49, pp. 47-51.

Greciano, Gertrud, 1993, L'idiome comme icône, Verbum 1/3, pp. 35-43.

Jakobson, Roman, 1963, Essais de linguistique générale, Paris, Les Editions de Minuit.

Kleiber, Georges, 1999, Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux, in : Charbonnel, N. & Kleiber, Georges (éds), La métaphore entre philosophie et rhétorique, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 83-134.

Köhler, Wolfgang, 2000 (1964), Psychologie de la forme, Paris, Gallimard.

Lakoff, George & Johnson, Mark, 1980, Metaphors We Live By, Chicago University Press.

Paulin, Catherine (éd.), 2007, La fonction expressive, vol. 1, Presses Universitaires de Franche-Comté.

Rafroidi, Patrick, 1978, Précis de stylistique anglaise, Paris, Ophrys.

Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe & Rioul, René, 1994, Grammaire méthodique du français, Paris, Presses Universitaires de France.

Roos, Eckhard, 2001, Idiom und Idiomatik: Ein sprachliches Phänomen im Lichte der Kognitiven Linguistik und Gestalttheorie, Aachen, Shaker Verlag.

Wierzbicka, Anna, 1996, Semantics, Primes and Universals, Oxford University Press.

Wierzbicka, Anna, 2002, The Semantics of Metaphor and Parable: Looking for Meaning in the Gospels, in: Theoria et Historia Scientiarum 4/1, pp. 85-106.